

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 17 (1879)
Heft: 50

Artikel: La glycerine savonneuse
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-185432>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

« tapis vert ». Allons donc ! Et les causeries qui récrément, tout en instruisant ; et le chant, et la musique, et l'amour ?... Oui, l'amour, le vrai, le seul du reste ; vous les délaissiez et pourquoi ?

Certes, les cartes ont du bon, quand on a des rhumatismes et qu'on devient chauve ; mais, Dieu merci, vous n'en êtes pas encore à ce point.

Allez donc, allez pendant qu'il en est temps, vous amuser, rire, chanter, aimer ; afin qu'il ne puisse être dit, à votre honte, que vous préfériez, aux trésors que la jeunesse vous offre de ses mains souriantes, les crasseux carrés de carton qui firent les délices du royal idiot Charles VII, pour lequel ils furent inventés. Quittez-moi cette imagerie énervante ; personne n'y perdra rien, sinon le fisc, qui en a fait de beaux bénéfices, tant est vrai l'adage de Rabelais : *Il n'est mine d'or si riche, que sottise humaine !*

L. V.

Le mouchoir de poche.

Il n'est besoin que de jeter les yeux sur le visage des enfants, dit Petit-Senn, dans une de ses spirituelles boutades, pour se convaincre que le mouchoir de poche est une des premières choses dont l'homme ait besoin ; cet article de toilette est un des plus importants, vu les fonctions élevées qu'il est appelé à remplir ; c'est lui qui parcourt journalement les organes les plus délicats de nos sens, qui se promène sur notre visage et nous rend des services signalés. On peut oublier sa bourse, son canif, sans qu'il en résulte des inconvénients ostensibles, sans que notre embarras soit intense et patent ; mais son mouchoir !... Chacun voit d'ici les graves conséquences qui peuvent en découler.

Au point de vue hygiénique, ce n'est pas l'oubli du mouchoir de poche qui est le plus à redouter mais bien les divers usages qu'on en fait. Tandis que tous ceux qui se servent de lunettes, ne les enlèvent de leur nez, que pour les mettre soigneusement dans leur étui ; qu'avant de s'en servir de nouveau, ils essuyent les verres avec précaution, la grande majorité de ceux qui se mouillent dans un mouchoir de poche, n'ont pas le moindre soin de cet objet indispensable. On le met dans sa poche avec ses clefs, sa bourse, sa blague à tabac, sans s'inquiéter de tous les corps étrangers dont son tissu ne manquera pas de s'imprégnier en si nombreuse compagnie. Va-t-on faire une visite ? Avant d'entrer on époussette sa chaussure avec son mouchoir. La ménagère soigneuse voit-elle quelques grains de poussière oubliés sur un meuble ? Vite de son mouchoir elle les fait disparaître. Les écoliers en classe, en essuent leurs ardoises ; aux récréations, le mouchoir est l'engin nécessaire d'une multitude de jeux ; on le traîne dans la boue, on en frappe la poussière ; il sert ensuite à étancher le sang qui coule des blessures toujours si nombreuses à l'âge du « Saute mouton » et du « Colin maillard » à cet âge du communisme des mouchoirs. Avec les blessures vien-

nent les larmes, et le mouchoir plein de poussière, maculé de boue, de sang, de corps étrangers connus et inconnus, sert encore à éponger les yeux, le nez et les joues ravinées par les pleurs.

Nous ne voulons et ne pouvons non plus dire ici tous les rôles étrangers à la nature que l'on fait jouer au mouchoir de poche ; il est certaines expressions locales qui ouvrent à elles seules des horizons infinis sur ce sujet. Que de morilles, de myrtilles, de fraises, de framboises ont été cueillies à « plein mouchoir ».

Que résulte-t-il de ces nombreux mésusages du mouchoir de poche ? Nombre de bobos, dont on ne peut deviner la provenance : maux de nez et maux d'yeux. Heureux faut-il être encore quand il ne s'agit que de bobos et non de maux sérieux, la diphtérite dont le mouchoir de poche peut se faire l'inconscient entremetteur.

Ne nous servons de nos mouchoirs que pour l'usage auxquels ils sont destinés ; consacrons leur une poche spéciale ; changeons-les le plus souvent possible et inspirons à nos enfants un profond dégoût pour le mouchoir d'autrui... à cause des conséquences qui peuvent en découler.

(Feuille d'hygiène.)

Nous coupons dans un journal parisien la réclame suivante, qui fera sans doute courir bien des dames ; la plupart d'entr'elles voudront essayer du merveilleux savon. Messieurs les coiffeurs, faites vos emplettes.

LA GLYCERINE SAVONNEUSE

C'est un devoir que de propager les produits utiles. Le public ne demande qu'à les apprécier ; il faut donc les lui faire connaître.

Ainsi la maison L.-T. Pivert, qui a fait marcher la parfumerie à pas de géant, vient encore d'inventer la *Glycerine savonneuse*, qu'on ne saurait trop vulgariser.

Les femmes à l'affût de toutes les découvertes en coquetterie, n'ont toutes qu'une même exclamation :

— Que n'ai-je connu plus tôt cette excellente préparation ! Je n'emploierai plus jamais autre chose !

En effet, la *Glycerine savonneuse*, qui supprime tous les savons et toutes les pâtes, vous fait ce que l'on appelait autrefois une main de duchesse, en donnant à l'épiderme une souplesse délicate, l'élasticité avec les tons lisses et satinés.

Elle détruit également les crevasses et les engelures. Plus de main rougeaudé, violacée, gercée comme une praline ou rugueuse comme une rápe ! La main, adoucie par la *Glycerine savonneuse*, glisse pour ainsi dire entre les doigts qui veulent la saisir. Elle est à la fois pudique et provocatrice. Elle vous fait regretter la cérémonie du bâise-main.

La *Glycerine savonneuse* est également salutaire pour le visage, auquel elle rend ou conserve son duvet velouté. Elle vous fait une peau de bébé, une peau de lys ou de camélia.

On a beaucoup parlé dernièrement de la corbeille de mariage, des toilettes et des joyaux de Marie-Christine d'Autriche, qui vient d'épouser le roi d'Espagne ; mais on ne peut s'empêcher de sourire au rapprochement que fait le correspondant du journal le *Temps* entre le trousseau d'une princesse d'aujourd'hui et la modeste garde-robe d'une reine du temps jadis !

« Si nous comparions, dit-il, le présent avec le passé, nous étonnerions plus d'un lecteur. Savez-vous qu'au lieu des douze douzaines de chemises d'un adorable travail que la jeune princesse a emportées au-delà des monts, au XVI^e siècle, une seule chemise formait un présent royal ? Les annales nous racontent que la femme de Charles VII était la seule femme de son temps qui eût plus de deux chemises de toile.

Les splendides couvertures de lit de la jeune reine d'Espagne ont attiré l'attention générale, et l'histoire nous dit que la chambre de la puissante Elisabeth d'Angleterre, n'avait pas même de tapis et devait être couverte chaque jour de joncs frais. Son lit était un grabat de bois ; elle avait un bloc pour oreiller.

Les bas brodés et façonnés à jour rappellent ce ministre anglais du XV^e siècle qui, ayant à recevoir un ambassadeur de France en audience solennelle, emprunta une paire de bas de son roi, le seul homme d'Angleterre qui en possédât.

Les pyramides de fins mouchoirs de l'archiduchesse Christine nous font souvenir de ce fait historique qu'en 1785, aux fêtes magnifiques données à Varsovie par la cour de Pologne, la plus haute noblesse n'avait pas de mouchoirs. »

La tsamba rottä et la fenna écelliaffâie.

Quand l'est qu'on voïadzè soveint, l'est bin râ que n'arrevâi jamé oquîè. S'on va à pî tandi l'hivai, quand y'a dè la nâi ào dâo dzalin, on a vito fê onna lequâie que vo fâ achetâ que bas sein qu'on ein aussè einviâ, que cein ne fâ pas trâo dè bin à la coumeincoura derrâi. S'on va à tsévau, on pâo férè lo polliein, s'on ne sâ pas sè teni quand la bête se dressè pè ion dâi bets, ào bin que le va ào décime galop, kâ on pâo pas adé sè rateni ài z'étallès dâo boré. Ein petit tsai on pâo vaissâ à tot momeint, s'on àobiè dè veri la mécanique à la décheinte, ào bin s'on crouïo guieux vo vin doutâ la clliavetta de 'na rua. Et quand lo tsévau s'époâirè et que vo frinnâ comeint onna balla ! l'est bin on hazâ s'on s'ein tirè san-k-et net. Ein tsemîn dè fai, n'arrevâ pas soveint oquîè ; mà quand lè vagons ludzont frou dâi barrès ào bin quand dué locomotivès sè reincontront, ma fâi, gâ ! n'ia pas moian dè châtotâ, et faut dzourè quie.

On dzo que dou treins sè sont dinsè reincontrâ, on hommo et onna fenna qu'étiont dein on wagon sè sont trovâ quâsi écliaffâ, kâ lo wagon a été émel-luâ et aplati coumeint 'na pounéze. La pourra fenna est morta su lo coup, tandi que l'hommo n'a z'u que 'na tsamba dè prâisa, que l'a faillu la lâi ron-

gni ; et ma fâi la compagni dâo tsemin dè fai a du lè pâyi po bons, ti dou. L'hommo à la tsamba rottä a z'u 50 millè francs, tandi que lo vévo dè la pourra fenna n'a zu què 10 millè, et l'êtai furieu.

— L'est 'na guieuséri, se fasâi on dzo que l'allavé à Lozena pè lo trein, et que dévezâvè dè cein avoué on ami. On baillé 50 millè francs à n'on coo que n'a que 'na piauta dè perdiâ et mè qu'è perdu tota ma fenna, n'é què 10 millè ; cein est-te justo ?

— Oh mon pourro Samuët, se lâi fe se n'ami, que vâo-tou ; te n'és qu'on pourro païsan, et l'autro l'est binsu on asseceu ào bin on grand conseiller, et te sâ : cllião gros sè baillont ti la man et sè moquant bin pou dè no z'autro, qu'ein ditès-vo monsu ? se fe à on avocat que sè trovâvè dein lo mémo carnotset et que liaisai la *Revue* ào fin cárro , vai la portetta.

— Eh bin vo z'ai too, se dit l'avocat, et la compagni a z'u raison.

— Coumeint ! se fe lo vévo, vo z'êtés assebin dè clliâ sorta dè dzeins pî que dâo teimps dâi Bernois !

— Diabe lo pas ; vo z'ai z'u 10 millè francs po voutra fenna, que l'est bin foteint que le sâi morta ; mà se vo volliâi, dein 15 dzo vo z'ein pâodè retrouvâ on autra et l'est 10 millè francs que vo gâgni ; mà l'autro ! crâidè-vo qu'avoué 50 millè francs pâo férè recrétrè sa tsamba ? Vâo restâ boâitâo et vâo clliotsi tota sa via, tandi que vo, vo volliâi poâi teni duè vatsès et onna modze dè plie que devant. Oh ! vo n'êtés pas résenâbllo !

— Ma fâi, l'est portant veré, se fe l'ami.

— Lâi avé pas peinsâ, se repond lo vévo, et déveziront d'oquîè d'autro.

Le Serment d'un étudiant.

(Conte de Noël.)

La petite ville de X..., ne la nommons pas pour éviter toute personnalité, — possède un percepteur des contributions directes et cet honorable fonctionnaire est un de mes amis.

Son bureau ouvre à neuf heures et ferme à quatre heures, toute l'année, c'est dire que les soirées sont longues en province.

En été, il y a pour se distraire les promenades sur les quatre routes qui traversent la localité ; puis la chasse ou la pêche en temps permis ; en hiver, c'est une autre affaire : quand s'allument — à défaut de la lune — les becs de gaz municipaux, chacun se prend à souhaiter que neuf heures sonnent bien vite pour aller dormir jusqu'au lendemain matin, faire son tour de cadran, comme on dit, et les jours succèdent aux jours, les mois aux semaines, sans que rien vienne troubler cette harmonie soporifique et ennuyeuse ; mais de ce côté, il n'y a rien à innover ; les bonnes gens de province se sont ennuyées dans le passé, ils s'ennuient dans le présent, et, très probablement, ils s'ennuieront longtemps encore dans l'avenir.

Depuis cinq ans que mon ami Henri Bersac habite son paisible chef-lieu de canton, il a essayé, par tous les moyens possibles, de réagir contre cette apathie proverbiale ; mis bientôt au courant des us et coutumes de ses imposés, il s'est dit, à son tour, qu'il fallait à tout prix leur imposer un réveil volontaire ou forcé. — Comment s'y est-il pris ? — Dame, grâce à une pointe de diplomatie ; — Talleyrand a fait école, et, sans jeter une ombre, même légère, sur l'œu-